

23 AOÛT > ROMAN France

Quatuor au cordeau

RENAUD MONFOURNY/DR



Linda Lê

Tout commence de manière déroutante :

“Je n’ai jamais été bavard de mon vivant. Maintenant que je suis dans un cercueil, j’ai toute latitude de soliloquer.”

Avec *Lame de fond*, Linda Lê signe un roman polyphonique où elle continue de creuser les thèmes de l’amour, de la mort et du déracinement, dans un style toujours singulièrement ciselé.



Contre le vent des modes et les marées des tendances, Linda Lê tient bon. Elle dit non, non à l’écriture sans écriture, à l’informe, au débraillé. Pour l’auteur des *Évangiles du crime* (Julliard, 1992 ; repris chez Christian Bourgois, 2007), la littérature ne saurait être fond sans forme, car la littérature, c’est avant tout l’expression d’une voix qui ne s’incarne pas autrement que par un style. Un style qui depuis une quinzaine de livres n’a cessé de s’affirmer. Outre les classiques, notamment Victor Hugo et Balzac, qu’elle affectionne depuis l’école au Viêt Nam, pays où elle est née en 1963, des auteurs comme Ingeborg Bachmann, Kawabata, Dürrenmatt, Bohumil Hrabal ou Marina Tsvetaeva ont fait l’objet de préfaces réunies dans un recueil, *Tu écriras sur le bonheur*, paru dans la collection « Perspectives critiques » (Puf, 1999) ; elle a également établi l’édition du volume d’œuvres du « Gorki des Balkans », l’écrivain roumain de langue française Panaït Istrati (1884-1935), aux éditions Phébus (2005-2006).

Dans son dernier roman, *Lame de fond*, Linda Lê est sans doute la dernière des platoniciennes : le Beau, le Vrai, le Juste ne sont pas pour elle

de vains mots. Aux thèmes qui lui sont chers : l’amour, la mort, le combat entre les idées et le réel, la condition d’étranger aussi bien géographique qu’existentielle, s’ajoutent une réflexion sur la langue maternelle (le vietnamien qu’elle ne pratique plus depuis son arrivée en France à l’âge de 14 ans) et une trame passionnelle ourdie par les fils sulfureux de l’inceste. Mais si l’auteure ne se départit pas de son écriture au cordeau, cette fois elle a su varier. Comme dans *In memoriam* (Bourgois, 2007), il y a bien une héroïne écorchée vive ; comme dans *Les trois Parques* (Bourgois, 1997), le magistral premier volet de sa trilogie vietnamienne, on y a affaire avec un parent qu’on a abandonné. Mais avec *Lame de fond*, Linda Lê a voulu un roman polyphonique, un quatuor où trois femmes et un homme jouent leur partition – pas forcément en harmonie. Tout commence de manière déroutante : « Je n’ai jamais été bavard de mon vivant. Maintenant que je suis dans un cercueil, j’ai toute latitude de soliloquer. » Van parle du fond de sa tombe du cimetière de Bobigny, il raconte comment sa femme Lou l’a renversé intentionnellement. Plus on progresse dans le livre, plus on pénètre dans la nuit – le texte est construit comme une journée avec ses heures de lumière et de ténèbres. Les voix qui se succèdent sont celle d’Ulma, la maîtresse de Van, Lou, son épouse criminelle, Laure leur fille. Chacun se dévoile, révèle ses blessures, ses regrets. Van est un Vietnamien dans la cinquantaine, un honnête homme à la fois déraciné et ancré dans la littérature et la culture occidentales, correcteur et

écrivain à la petite semaine et séducteur impénitent. Il regrette amèrement de n’avoir pu faire venir sa mère qui s’est sacrifiée en restant au Viêt Nam après la chute de Saigon. Lou est une prof d’origine bretonne qui a fait sécession avec une mère raciste n’en ayant que pour ses rejets mâles. Laure, une postadolescente, cancre par rébellion contre un père intello. Ulma, une « babydoll » métisse de père (vietnamien) inconnu et d’une mère hippie absente, plus soucieuse de ses hommes que de sa fille ; l’amante de Van se révèle surtout être non seulement sœur de cœur mais aussi de sang de ce dernier par leur père, un pro-Viêt-cong qui eut une brève liaison avec une Française lors d’un passage à Paris. Difficulté du couple et forfeitures de la vie, le décor est planté, mais la littérature est là qui console et rédime. Ulma, la protagoniste borderline, confesse : « J’avais des pulsions suicidaires. Je leur imposais silence en piochant comme une khâgneuse, en cherchant dans les livres des possibilités d’évasion. » SEAN JAMES ROSE

Linda Lê

Lame de fondCHRISTIAN
BOURGOIS

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 280 P.

ISBN : 978-2-267-02380-0

SORTIE : 23 AOÛT



30 AOÛT > NOUVELLES France

Au vol

Prix du Livre Inter en 2005 pour *L'étourdissement*, Joël Egloff s'essaye à la forme courte avec l'intrigant *Libellules*.



Prix du Livre Inter et prix du Roman des libraires E. Leclerc avec *L'étourdissement* (Buchet-Chastel, 2005, repris en Folio), Joël Egloff était resté silencieux depuis la parution de *L'homme qui se prenait pour un autre* (Buchet-Chastel, 2008). Le voici de retour pour la

rentrée littéraire avec *Libellules*.

Il s'agit là d'une série de courts textes. Pas vraiment des nouvelles, plutôt des scènes, des moments croqués en quelques pages. Des rencontres, des souvenirs, des choses vues. Le narrateur est souvent un écrivain qui bataille avec les mots, chaussé de pantoufles. Son enfant lui avait déjà demandé si les mouches ont des oreilles. Là, la question est plus grave. « *Est-ce que tu es sûr qu'on va revivre ?* » Le père fait de son mieux pour répondre au fils, choisit bien ses tournures...

Cela fait huit ans qu'il la regarde. Elle, c'est une voisine à sa fenêtre, de l'autre côté de la cour. Une mère de famille. « *Elle secoue des draps, des oreillers, des*

pantalons, des robes et des jupes, et tout ce qu'il est possible de secouer »... Un après-midi l'écrivain discute également avec la coiffeuse qui lui coupe les cheveux. Ils parlent de la pluie et du beau temps. Des jours qui raccourcissent et de leurs dernières vacances. Tout pourrait basculer quand elle l'interroge sur ce qu'il fait dans la vie... D'autant que l'écrivain a des envies d'ailleurs. Qu'il se verrait bien plombier pour une station antarctique, les pieds dans la neige, au milieu des manchots, avec sa boîte à outils en bandoulière !

Ici, il y a aussi un sablier, trouvé dans le fond d'un tiroir dans une maison de vacances, qui ne s'écoule jamais à la même vitesse. Un chapeau perdu en mer. Un homme, assis à une terrasse de café, qui explique à la serveuse que tous ses copains sont morts...

A chaque fois, Joël Egloff tord les événements du quotidien, sort volontiers des clous pour saisir au vol le monde qui l'entoure. Un monde étrange dont il faut pousser la porte.

ALEXANDRE FILLON

Joël Egloff

Libellules

BUCHET-CHASTEL

TIRAGE : 9 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 193 P.

ISBN : 978-2-283-02333-4

SORTIE : 30 AOÛT



30 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Je me souviens

Un premier roman brut sculpté dans la matière noire de l'enfance.



Sous la forme d'un journal s'étalant d'avril 2007 à septembre 2010, le premier roman de Manuel Candré est un texte d'une petite centaine de pages, tendu d'une colère brute, plus grondante que palpitante. Le cadre, pourtant, pourrait être bu-

colique : une campagne dans le Centre, dans les années 1970 et 1980, une sorte de douce France, avec canal et peupliers. La toute petite maison de Mémé Elise et Pépé Joseph, les grands-parents paternels du narrateur, Manuel, épiciers ambulants. La ménagerie domestique habituelle, chiens, chats, poules... Fausse piste : l'enfance convoquée ici n'a rien d'un vert paradis. Trente ans plus tard, l'homme qui raconte revoit un petit garçon solitaire et apeuré, gardé plus qu'élevé par ses grands-parents après la mort prématurée de la mère qui a laissé veuf, « *bien avant trente ans* », le père alcoolique et brutal. C'est un « *je me souviens* » abrupt, en morceaux, où la nostalgie n'a sa place que par trouées furtives et le plus souvent ambiguës : des soirées devant le feu à faire griller des châtaignes, le flan Elsa goût praliné, la pêche à la main avec les gitans, une tarte tatin exceptionnellement bonne mangée une seule fois dans un restaurant, la luge

sur des sacs remplis de paille... La mémoire procède surtout par visions crues, allant parfois jusqu'à faire détourner le regard : la mère convulsant sur le sol dans une crise d'épilepsie, la chienne de la maison rouée de coups, des chatons précipités contre un mur... Sous le familier, une sauvagerie ordinaire.

Parfois les souvenirs sont seulement consignés, façon pense-bête (« *pour mémoire* »). De fait, le récit ne s'attarde pas sur les détails, aussi avare d'explications que de caresses. Sans justification, la violence qui y fait irruption par accès à la fulgurance d'un coup de poing. Quotidienne, gratuite. On « *flanque des trempes* », on « *déraille* » pour un mot de trop, un verre de trop, un geste de trop. Personne n'est épargné. Les rapports au cœur de la famille ressemblent à ceux entre les hommes et les bêtes, toujours au bord de l'abus. Les sentiments, gonflés de rage et de peur, sont prêts à tout instant à déborder, à jaillir, dérivant aussi dans cette fureur éruptive, sanguine, peu à peu contagieuse, une forme d'ivresse, une « *joie sauvage* ». Coups et larmes lâchés comme on ouvre des digues, comme on lâche les chiens.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Manuel Candré

Autour de moi

JOËLLE LOSFELD

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 11,90 EUROS ; 102 P.

ISBN : 978-2-07-247294-7

SORTIE : 30 AOÛT



30 AOÛT > ROMAN France

L'homme qui pleure

C'est un jeune boucher. Le torse barré d'un tablier, les mains gantées de métal, il s'active d'abord cent cinquante-deux secondes durant lesquelles mille gestes sont décomposés. Avant d'être le héros de *Comme une bête*, le nouveau livre de Joy Sorman, Pim est au cœur d'un clip promotionnel sur les métiers de la viande. Ce fils d'employés de mairie a 16 ans et des mains de pianiste, « *osseuses, immenses* ». Jeune homme maigre au teint pâle, il pleure « *souvent, sans raison et même sans envie* ».

Pim a pourtant intégré le centre de formation des apprentis de Ploufragan, 11 000 habitants. Ce n'est pas une vocation, mais il a choisi un boulot « *salissant et concret* », un secteur qui ne connaît pas la crise pour fuir l'école. Un CAP, formation en alternance, peut lui permettre d'obtenir le statut de boucher préparateur qualifié. Apprenti, il embauche donc à six heures du matin et débauche à vingt heures. Le garçon travaille dur et apprend vite. Pour lui, l'épreuve du feu est celle de l'abattoir.

Il lui faut apprendre à transformer des produits,



CATHERINE HEUZE/GALLIMARD

les conditionner et les peser. Avant d'entamer une expérience de vacher, pendant un mois dans le pays de Caux, où il s'occupe de la vie quotidienne d'un troupeau. L'éleveur le met en garde : « *Les bêtes faut les aimer pas trop sinon on est foutu* »... Ici, il est sans cesse question de mort et de sang. D'un « *soldat de la viande* », d'un « *chevalier viandard* » avec ses tâches, ses gestes, ses outils. L'étonnant Pim, travailleur dévoué, « *homme étanche à la brutalité, sans fiel* ». Lequel en vient à ouvrir une boucherie à Paris. Il se rend alors chaque mardi à Rungis, où il s'arrête d'abord au pavillon tripier... Dans *Comme une bête*, qu'elle publie peu après *Paris gare du Nord* (L'Arbalète, 2011), Joy Sorman dissèque avec minutie le parcours et la psychologie d'un garçon qui reste modeste malgré le succès. Très documenté, le singulier projet littéraire de l'auteure de *Du bruit* (Gallimard, 2007, repris en Folio) s'échappe çà et là du réel et se révèle d'un bout à l'autre étrangement fascinant. AL. F.

Joy Sorman

Comme une bête

GALLIMARD

TIRAGE : NC

PRIX : NC

ISBN : 978-2-07-013748-0

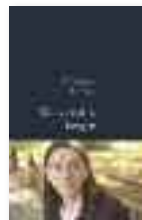
SORTIE : 30 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN France

Les cinquantièmes fléchissants

Un roman générationnel de **Christian Authier** sur la crise à l'approche de « l'âge mûr ».



C'est en 2007 que bascule la vie de Patrick Berthet, un architecte toulousain de 48 ans, sans problème particulier jusque-là. Ses affaires ont l'air de bien marcher, et il est même heureux en famille. Il est toujours amoureux de Marie, sa femme, et leurs deux enfants, Amandine et Thomas, sont des ados normaux et de « parfaits crétiens » : une peste et un guitariste de rock. Jusqu'au jour où son père, un vieux gaulliste grande gueule et tyranique, fait un AVC. Transporté à l'hôpital, il mettra un mois à mourir. Quant à sa mère, elle « perd les pédales », comme dit Patrick, le narrateur de cette histoire – jusqu'au dernier chapitre.

Tout à coup, ce qui cimentait son existence semble se déliter, et, le rempart paternel disparu, il se retrouve en première ligne face à son destin, à la mort. Justement, il commence à ressentir des malaises. Les médecins diagnostiquent une leucémie. Il ne lui resterait que quelques mois à vivre...

Il décide alors de se mettre en marge afin de profiter du temps qui lui est accordé. Il quitte mo-



mentanément son cabinet, sa famille, et s'installe à l'hôtel. Même après qu'il a appris que les hommes de l'art se sont trompés et qu'il ne souffre que d'un ulcère bénin, il persiste dans son abstraction : « Je n'étais plus de ce monde et il me le rendait bien », note-t-il.

Neuf mois plus tard – durée symbolique, bien sûr, celle d'une grossesse –, Patrick revient dans le siècle, mais pas complètement : « Vivant, je me sentais plus mort que lorsque j'étais sur le point de mourir. » Aurait-il acquis une forme de sagesse ? Il adopte en tout cas, face aux événements, une attitude de résistance, une autre façon de vivre, savourant le bonheur de l'instant, qui lui – nous – est compté.

Une certaine fatigue est un roman plus « mûr » que les précédents de Christian Authier. Toujours générationnel, mais ses protagonistes sont cette fois des quasi-quinquagénaires angoissés à l'idée d'entamer la seconde moitié du parcours, qui remettent en question un certain nombre de valeurs auxquelles ils avaient cru jusque-là : le matérialisme ou les sacrifices au nom de la réussite sociale, par exemple.

« On avance, on avance, on avance, chante Alain Souchon, *C'est une évidence, / On n'a pas assez d'essence / Pour faire la route dans l'autre sens. / Il faut qu'on avance.* » Ce morceau pourrait figurer dans la B.O. du roman, très riche, qui va de Springsteen à Lavilliers en passant par New Order, de même qu'y sont nombreuses les références cinématographiques. A la manière de Souchon, Christian Authier traite de sujets graves sans pathos, avec élégance, délicatesse, et humour. Cependant, on lui reprochera certains passages superflus, sur la politique ou la mondialisation. **JEAN-CLAUDE PERRIER**

Christian Authier

Une certaine fatigue

STOCK

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-234-07020-2

SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT > PREMIER ROMAN France

La ballade des pendus

A partir d'un fait divers réel, une tragi-comédie sociale et pince-sans-rire.



Journaliste, **Philippe Cohen-Grillet**, comme quelques-uns de ses illustres prédécesseurs, Flaubert par exemple, a choisi de partir d'un fait divers authentique : en 2007, à Coulogne, Nord-Pas-de-Calais, les quatre membres d'une même

famille sont retrouvés pendus dans la salle à manger de leur pavillon. Suicide collectif, apparemment, mais aux circonstances et aux motivations jamais élucidées. S'appropriant l'histoire, Cohen-Grillet a inventé tout ce qu'on en ignore, pour en faire un livre grinçant, une tragi-comédie sociale sur fond de crise et de chômage, racontée, en vertu d'une belle licence romanesque, par le fils suicidé lui-même, post mortem et avec une bonne dose d'humour à froid. Cela donne un premier roman atypique, « qui s'amuse à réfléchir ».

Le narrateur voit petit à petit son univers familial, qui certes n'avait rien de très reluisant mais quand même, se déliter petit à petit. Son père, comptable dans une entreprise, est poussé vers la préretraite. Après avoir un peu cherché



quelques occupations, il tue son ennui, son inutilité à domicile. La mère, elle, qui ne travaille pas et passe sa vie à cuisiner, s'angoisse sans raison pour leurs fins de mois, et s'impose des restrictions absurdes. La sœur se voit mise au chômage plus que partiel par l'auto-école où elle était secrétaire.

Le fils, lui, garde au début un moral à toute épreuve. Il est heureux et apprécié dans son boulot de magasinier dans un supermarché, « juste après la rocade ». Et puis il est fou amoureux de Caroline, une « humanitaire » qui, deux fois par semaine, vient récupérer les invendus pour les

pauvres dont elle s'occupe. Le garçon l'aide, afin de conquérir son cœur. Mais la crise va passer par là. La direction du magasin décide de vendre, à prix cassés, ses produits défraîchis. Caroline, privée de matière première, s'en va sans prévenir, dans son combi Volkswagen. Et le narrateur se retrouve seul, sans but dans la vie, et sa famille, à qui il ne raconte de toute façon pas grand-chose, serait bien incapable de l'aider. Alors, un midi bien ordinaire, le père décide que c'en est assez, qu'ils vont plier bagages tous les quatre. Se pendre à la grosse poutre, juste au-dessus de la table de la salle à manger, et sans déjeuner ! C'est le garçon qui se voit chargé de faire les nœuds aux cordes qu'il est allé acheter exprès dans une grande surface spécialisée. Tâche dont il s'est, apparemment, parfaitement acquitté...

Au début, on croit qu'il en a réchappé, et on l'espère, parce que le personnage et son style sont attachants. Et puis non. L'univers décrit par Philippe Cohen-Grillet, aux antipodes des *Ch'tis*, est imputoyable. **J.-C. P.**

Philippe Cohen-Grillet

Haut et court

LE DILETTANTE

TIRAGE : 2 222 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-84263-720-0

SORTIE : 22 AOÛT



23 AOÛT > ROMAN France

Sous le signe de Ganesh

Notre collaborateur **Jean-Claude Perrier** raconte sa vie en livres et sa passion pour l'Inde.



DAVID GNASZENSKI/KOBOV/HÉLOÏSE D'ORMESSON

Jean-Claude Perrier

Pas évident de se dire qu'on a des choses à dire ! Jean-Claude Perrier, collaborateur de longue date de *Livres Hebdo*, a cédé à la tentation. Bien lui en a pris. Après avoir beaucoup lu et beaucoup vu, il a considéré qu'il était temps de faire partager à d'autres son itinéraire de *Voyageur de papier*.

Cela a commencé par une admiration – cela commence toujours par une admiration... – avec les mercredis où il rencontrait Mandiargues, rue de Sévigné, à Paris, dans les années 1970. Puis ce furent d'autres auteurs, d'autres rencontres pour le jeune critique littéraire, professeur, animateur de revue et fou de textes.

Dans ce voyage pas si immobile que cela, on croise Simone Gallimard dans son cabriolet rouge, le poète désespéré Pierre Dalle Nogare, l'oublié Michel Jobert, avec qui Jean-Claude Perrier travailla, ou Malraux s'effondrant avec son long manteau après une conférence : « *De loin, on aurait dit les oreilles d'un éléphant battant l'air.* » D'autres anecdotes surgissent : une soirée au théâtre au côté de



Michèle Morgan, la visite chez un Sébastien Japrisot sérieusement imbibé, une autre chez Duran tout aussi sordide, etc. Et puis Gainsbourg, Michel Berger ou Véronique Sanson, au piano. Et

encore Catherine Gide, les soirées avec Philippe Sollers et Françoise Verny, les éditeurs pas toujours très reluisants – pas de noms ici, vous les découvrirez vous-mêmes... – et l'Inde, les voyages en Inde, la littérature indienne, les rencontres dans ce deuxième continent intérieur après celui des lettres où le dieu Ganesh est souvent évoqué comme une efficace protection.

Jean-Claude Perrier nous invite aussi à visiter l'arrière-boutique, la vie privée d'un journaliste, éditeur et auteur d'une quinzaine d'ouvrages, quelqu'un qui vit de sa plume. C'est aussi une réflexion sur les livres : ceux qu'on a lus, ceux qu'on a écrits, ceux qu'on voudrait écrire, ceux qu'on n'aura jamais le temps d'écrire, etc. Voilà comment, à partir d'un grand-père sédentaire qui s'évadait sans doute avec *Boréal* de Paul-Emile Victor, on devient explorateur bibliophile. Ni rétro ni nostalgique. Mais toujours la même envie de lire. De partir. Un voyageur de papier. Donc un homme livre.

LAURENT LEMIRE

Jean-Claude Perrier

Le voyageur de papier

HÉLOÏSE D'ORMESSON

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 250 P.
ISBN : 978-2-35087-197-4
SORTIE : 23 AOÛT



23 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Les désenchantés

Chronique d'un désenchantement et de la faillite du rêve américain, vue à travers le prisme du monde de la publicité, *La faillite des illusions* confirme **Jonathan Dee** comme l'un des grands romanciers de ce temps.



Avec la publication chez Plon en 2011 des *Privautés*, cinquième roman de son auteur, mais le premier traduit en français, les lecteurs découvraient fascinés un nouveau grand romancier américain. Elégiaque et endeillé, moins fitzgeraldien peut-être qu'il n'y parut de prime abord, mais plus moraliste que son sens du récit ne le laissait initialement deviner, Jonathan Dee confirme avec cette *Fabrique des illusions*, roman initialement paru aux Etats-Unis en 2002, l'étendue de son talent.

Ces illusions-là, qui seront bien entendu perdues, naissent du miroir aux alouettes de la publicité. Ce sont aussi celles – amour, ambition artistique, franchissement du plafond de verre – par lesquelles toute jeunesse tend à s'épuiser. Ainsi en va-t-il de Molly Howe, trop belle jeune fille pour un endroit trop petit (voire

étroit), qu'un scandale provincial (avoir couché avec un homme marié, ce genre de choses...) chasse de sa ville d'enfance. Recueillie par son frère sur le campus de Berkeley, en ces années 1980 où le libéralisme cède peu à peu la place à un ordre moral et reaganien, elle y fait la connaissance de John Wheelwright, un étudiant en histoire de l'art, presque mystérieux de timidité. Les deux s'aimeront, comme ils peuvent, c'est-à-dire mal, dans l'inconscience de la force de leurs blessures intimes. Dix ans plus tard, on retrouvera John, publicitaire aliéné à New York, quittant femme et boulot, pour répondre à l'invitation d'un étrange gourou de la pub, amateur d'art contemporain, se donnant pour mission de vider la publicité de sa substance commerciale pour la proposer à tous comme un art pur, exempt de toute ironie. Et John retrouvera, dans l'orbite de ce mogul ambivalent, Molly, avec laquelle les choses ne tarderont pas à reprendre au point exact d'incompréhension mutuelle (et de chagrin) où ils les avaient laissées.



MATHEU BOURGEOIS/CHRISTIAN BOURGEOIS ÉDITEUR

Jonathan Dee

Jonathan Dee orchestre ce requiem pour des illusions perdues avec une époustouflante maestria. La perte ici est aussi celle de l'innocence, celle de ses héros comme celle de cette idéologie wasp sur laquelle se sont fondés la puissance et l'imaginaire du modèle d'un monde qui a cru pouvoir se définir comme nouveau... Déconstruisant le temps du récit en un jeu de miroirs entre les deux époques, il nous plonge dans le plus doux, et le plus terrifiant, des désenchantements.

On songe au James Salter d'*Un bonheur parfait* (L'Olivier, 1997), au Rick Moody de *Tempête de glace* (L'Olivier, 2003), à tous les grands romanciers mandataires liquidateurs du rêve américain. Le reste, la beauté de ces désastres intimes, appartient au mythe et ne nous quittera pas de sitôt.

OLIVIER MONY

Jonathan Dee

La fabrique des illusions

PLON

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANOUK NEUHOFF
TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 200 P.
ISBN : 978-2-259-21662-3
SORTIE : 23 AOÛT



23 AOÛT > ROMAN Haïti

Haïtien, envers et contre tout

Le dernier **Gary Victor** est un roman d'initiation en partie autobiographique.



Ecrivain très lu en Haïti, le prolifique et protéiforme Gary Victor, qui est aussi journaliste et dramaturge, était quasi inconnu en France. Injustice réparée grâce à *Maudite éducation*, un roman initiatique et douloureux, sans doute largement autobiographique. L'histoire d'un garçon sensuel et timide, écrasé par la figure de son père – professeur, journaliste, écrivain, homme de culture et humaniste – qui s'affirme peu à peu et finira par devenir à son tour écrivain et chroniqueur au ton très libre, dans un pays misérable et martyrisé par les dictatures successives.

Tout gosse, Carl Vausier est obsédé par le sexe. En cachette de ses parents pieux et rigoureux en matière de morale, il prend l'habitude de fréquenter des prostituées dans des quartiers louches. Il en rapporte dégoût de soi et maladies ! Avec les autres filles, paralysé par sa timidité et son physique qu'il juge ingrat, il n'arrive à rien : pas avec les trois Michèle, en tout cas. Alors, il s'inscrit à un concours de correspondance, adressant des missives enflammées et



audacieuses à une certaine Cœur Qui Saigne, laquelle semble répondre en retour à sa flamme. Mais l'histoire de la jeune fille est dramatique, et Carl devra patienter longtemps, supporter de nombreuses épreuves avant de pouvoir enfin faire l'amour avec elle, Chantal dans la vraie vie. Une seule fois, avant qu'elle ne se venge d'un colonel qui la tyrannise...

L'intrigue avec Cœur Qui Saigne est au centre du récit de Gary/Carl, mais différents événements s'y imbriquent. L'écrivain en herbe, dont l'imagination précoce s'enfièvre vite, et qui vit un peu dans un monde à part peuplé d'esprits –

à Haïti, le surnaturel n'est jamais bien loin –, invente, raconte d'autres faits. Ou bien transcrit ceux qu'on lui a contés. Digressions qui alourdissent parfois son récit. Quand on le retrouve, en revanche, le personnage est attachant. Toute la vie, toutes les pensées de Carl tournent autour de son père. De son vivant, le fils n'osait pénétrer dans sa bibliothèque, lieu sacré entre tous. Une fois mort, à cause du délabrement des équipements hospitaliers et de l'incurie des Haïtiens, son ombre l'obsède. N'a-t-il pas succombé à 333 mètres du palais présidentiel, qui fut celui des sinistres Duvalier ? « *Je n'ai aucune fierté d'être Haïtien*, confie le narrateur à un moment. *Mais je voudrais bien me battre pour l'être, pour que mes enfants le soient aussi. C'est ce que je fais avec mes mots...* »

La voix de Gary Victor est singulière, son style bien personnel, très oral et comme habité. On sent en lui une colère qui ne demande qu'à éclater. Même si, bien sûr, il aime d'amour son « tiers d'île », comme il dit, où il se sent « *en exil permanent* ». Il a fait le choix d'y vivre, de souffrir et d'écrire. J.-C. P.

Gary Victor
Maudite éducation
PHILIPPE REY

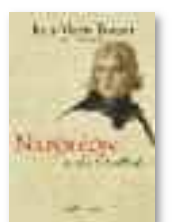
TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 288 P.
ISBN : 978-2-84876-213-5
SORTIE : 23 AOÛT



22 AOÛT > ESSAI BIOGRAPHIQUE France

Le Petit Caporal épinglé

Jean-Marie Rouart réinterprète la destinée de Napoléon Bonaparte.



En son temps, déjà, Napoléon a fasciné les écrivains. Qu'ils s'opposent à lui, comme Chateaubriand à partir de l'exécution du duc d'Enghien, en 1804, ou Madame de Staël. Ou qu'ils le vénèrent post mortem, comme Stendhal, Victor Hugo

ou Alexandre Dumas, tous deux fils de généraux d'Empire. Cette fascination française des intellectuels pour les hommes d'exception au destin à la fois glorieux et tragique n'a pas cessé. Le nouveau livre de Jean-Marie Rouart en est la preuve. Non point exactement une biographie, bien que les faits aient été scrupuleusement respectés. Pas un roman non plus, bien que la vie du héros soit l'une des plus romanesques dont un romancier puisse rêver. Plutôt un essai, dans la mesure où Rouart a choisi un certain nombre de moments dans le parcours de Bonaparte puis de Napoléon, en fonction de leur intérêt dramatique, ou de leur importance historique. Il s'intéresse aussi à la vie posthume de son personnage.

La première séquence ramène Bonaparte dans

son île natale, la Corse, où il revient en 1786, après sept longues années passées sur le continent pour suivre ses études, apprendre son métier d'artilleur. Il a 17 ans, des rêves plein la tête, de la fougue et, déjà, cette foi en sa bonne étoile qui l'accompagnera jusqu'aux Cent-Jours – ensuite, il ne croira plus en lui-même. Même lorsqu'il sera le maître de l'Europe, Napoléon n'oubliera jamais la Corse, qu'il favorisera autant qu'il le pourra.

Dans la dernière scène, il dicte son testament à Las Cases, qui en fera *Le mémorial de Sainte-Hélène*, best-seller « à scandale » publié en 1823. Deux ans après la mort du Petit Caporal, un livre magnifique, propre à ranimer la flamme des bonapartistes, des demi-soldes, des déçus et de tous les adversaires de la Restauration des Bourbons. Entre les deux, Jean-Marie Rouart nous emporte dans les malles de Napoléon Bonaparte en Italie ou en Egypte, puis au fil de toutes ses campagnes. Mais ce qui le requiert, le passionne, et qu'il épingle à la manière d'un entomologiste, c'est la fragilité de son héros, colosse aux pieds d'argile et au cœur d'artichaut. A la fois homme de pouvoir sans scrupule et amoureux fou d'une Joséphine qui le trompe et l'humilie. Un dicta-

teur qui perd ses nerfs, manquant plusieurs fois se suicider.

On assiste au retour des cendres, en 1840. Enfin, Rouart a cousu un épilogue fort intéressant. Le 11 décembre 1969, le général de Gaulle, qui avait démissionné quelques mois plus tôt, recevait à la Boissière, pour la dernière fois, André Malraux, son illustre compagnon. Leur conversation testamentaire, que l'écrivain a mise en scène et retranscrite dans *Les chênes qu'on abat*, porte sur de nombreux sujets majeurs, dont Napoléon. Hommage d'un cavalier à un artilleur, d'un général à un autre, d'un homme de pouvoir amer à un souverain brisé. Malraux était, pour sa part, à ce point fasciné par Napoléon qu'il a composé et publié, en 1930, une *Vie de Napoléon par lui-même*, œuvre qui lui a été réattribuée en 1991.

Cette vie de Napoléon par Rouart se lit à bride abattue, livre d'histoire telle qu'on la concevait jadis : littéraire, passionnée, romantique. Tout cela convient bien à Jean-Marie Rouart. J.-C. P.

Jean-Marie Rouart
Napoléon ou la destinée
GALLIMARD

TIRAGE : NC
PRIX : NC
ISBN : 978-2-07-013694-0
SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT > **ESSAI** France

L'écriture ou la vie



Écrire ou vivre. Transcender une expérience ou la dépasser, voire l'oublier. Ce fut le dilemme de Jorge Semprun (1923-2011). Alors qu'il n'était qu'un jeune homme réfugié en France après la guerre d'Espagne, l'apprenti

écrivain fit lire à Claude-Edmonde Magny (1913-1966) ses pastiches de Proust et de Gide.

Il l'a rencontrée lors d'un congrès de la revue *Esprit* à Jouy-en-Josas en 1939. C'est une personne brillante, la seule femme de sa promotion à l'école normale supérieure en 1932. Elle épousera plus tard l'historien Pierre Grimal. Agrégée de philosophie, Edmonde Vinel se consacre à la littérature sous le nom de Claude-Edmonde Magny. Elle observe les métamorphoses du roman français avec beaucoup d'acuité et se distingue en étant la première à célébrer après la guerre l'« âge du roman américain ».

Face aux questionnements de Semprun, elle lui écrit une lettre en 1943 qui deviendra la *Lettre sur le pouvoir d'écrire*. Il ne la lira qu'en 1945 à son retour de Dachau. D'ailleurs c'est Claude-Edmonde Magny qui la lui lira, chez elle.

Publiée en 1947 chez Seghers, puis chez Climats en 1993, cette lettre explique qu'écrire n'est pas anodin. Il ne s'agit ni d'expérience, ni d'âge pour que l'embarquement se produise. Il faut un engagement complet, donc risqué. C'est le sens de ces conseils à un jeune écrivain que l'on peut associer dans la forme à ceux que Rilke prodiguait à un jeune poète.

« Nul ne peut écrire s'il n'a le cœur pur, c'est-à-dire s'il n'est assez dépris de soi, et ceci vaut pour les parties considérées comme les plus humbles, les moins créatrices de la littérature. »

Claude-Edmonde Magny veut parler des critiques qui trop souvent ne voient qu'eux-mêmes dans les livres des autres. Or, assure-t-elle, un roman ne peut se contenter d'être un miroir. L'auteur de *l'âge du roman américain* (Seuil, 1948), de *l'Histoire du roman français depuis 1918* (Seuil, 1950) avait une idée précise de la littérature comme du rôle exercé par les femmes dans les lettres.

Dans *Les sandales d'Empédocle* (La Baconnière, 1945), elle avait réfléchi sur les limites de la littérature. Cette lettre constitue une introduction à cet essai plus vaste. Il y est question d'exigence morale, de comprendre pourquoi, après avoir écrit des ouvrages médiocres, Balzac est devenu génial, et combien il est difficile d'écrire un livre quand on n'a rien à dire. On pourra vérifier tout cela au regard de la rentrée littéraire...

L. L.

Claude-Edmonde Magny

Lettre sur le pouvoir d'écrire

CLIMATS

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 8 EUROS ; 64 P.

ISBN : 978-2-08-128220-9

SORTIE : 22 AOÛT



9 782081 282209

30 AOÛT > **HISTOIRE** Grande-Bretagne

Le crépuscule du Reich



Ian Kershaw

Le grand livre de Ian Kershaw sur la fin de l'Allemagne nazie.



C'est l'un des grands livres d'histoire de la rentrée. En tout cas l'un des plus attendus. Depuis maintenant trente ans, Ian Kershaw étudie Hitler et son régime. Ce n'est pas une obsession. Juste un besoin de réunir un maximum d'éléments pour comprendre quelque chose qu'on peine à comprendre justement, et qu'on détourne souvent par la notion de mal. Mais c'est quoi le mal ? Ce professeur à l'université de Sheffield a tenté de cerner le problème dans les deux volumes de sa biographie *Hitler* qui font référence (Flammarion, 1999 et 2000).

Mais le régime ? Pourquoi, alors que tout montrait qu'il allait sombrer, s'est-il obstiné derrière son chef ? Pourquoi les nazis ont-ils suivi des ordres de plus en plus fous. Pourquoi vouloir à tout prix terminer le programme d'extermination des Juifs et de terreur de la population ? Pourquoi tout un peuple s'est-il résigné à l'autodestruction ? Ce sont les questions abordées dans *La fin*.

L'enjeu est immense et le résultat à la hauteur de l'attente. Parce que Kershaw ne défend pas une thèse a priori. Il collecte, assemble et raconte. Au travers des documents et des témoignages, il montre la société en train de s'effondrer. La méthode Kershaw a fait ses preuves. Une narration impeccable, des faits vérifiés, des analyses pointues et l'on est happé par l'inéluctable drame.

De l'attentat manqué contre Hitler le 20 juillet 1944 à la capitulation du 8 mai 1945, l'historien britannique décrit la fin meurtrière du régime. Logiquement, l'Allemagne aurait dû toucher le

fond après l'échec de Stauffenberg. Elle survit néanmoins, encore plus délirante, guidée par Hitler, Goebbels, Himmler et Bormann. Le parti nazi s'infiltre au cœur de la vie communautaire du pays. Il installe la peur tandis que Speer efface au plus vite les destructions des Alliés. Il faut y croire, coûte que coûte. La haine de l'Armée rouge sert de ciment. On en rajoute sur les atrocités soviétiques. La propagande s'en charge. Les généraux allemands sont obsédés par l'« anéantissement biologique » du peuple qui vit sous les bombes, dans les ruines.

Dans ce crépuscule nazi, le destin des Juifs est encore pire. La machine à détruire d'Auschwitz tourne à plein régime. Après le désastre militaire de la Wehrmacht, Joukov enfonce les lignes. La violence change de camp. Exécutions sommaires et viols se succèdent dans la population civile. Mais Hitler, aidé par Dönitz le fanatique, maintient l'idée qu'il faut se battre jusqu'à la dernière goutte de sang. Dans son bunker, le Führer ne songe pas à la population. L'extermination des Juifs avant tout !

« Mieux vaut une fin dans l'horreur que l'horreur sans fin », disaient certains Allemands. Ian Kershaw retrace cette agonie en rapportant comment elle fut vécue par les dirigeants comme par les individus. Il le fait avec le sens de la nuance et de la prudence à l'égard du matériau de l'Histoire qu'il sait délicat. Bref, magistralement ! L. L.

Ian Kershaw

La fin. Allemagne, 1944-1945

SEUIL

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR PIERRE-EMMANUEL DAUZAT

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 28 EUROS ; 816 P.

ISBN : 978-2-02-080301-4

SORTIE : 30 AOÛT



9 782020 803014